

Afars – 2007 et Abyssinie chrétienne

Pour moi, c'est peut-être aujourd'hui que je tourne la page sur ma carrière professionnelle, et que je prends conscience d'être vraiment en retraite. Avec le tournage sur le chantier, j'étais trop occupé pour penser à ce moment de ma carrière où il faudrait tirer ma révérence, en me demandant comment gérer cette nouvelle vie. En fait, il y a longtemps que j'assume la transition, sans y avoir intégré la notion de retraite. Il n'y a pas de rupture, mais une continuité logique faite de voyages et de cinéma.

Car le jour officiel de mon départ, le 10 janvier, j'étais à nouveau en reportage. J'avais réglé les préparatifs de retour en Ethiopie par échanges de mails avec Samson. L'objectif était de filmer l'extraction du sel sur un lac salé dans le désert du Danakil. A mon grand regret, Manu avait dû décliner sa participation.

On est heureux de se retrouver avec Samson, fier de m'inviter chez lui pour me présenter son épouse et sa fille Afuma, un an déjà. Je fais la connaissance de Semenhe le chauffeur et Taye le cuistot. Après deux jours et neuf cents kilomètres de pistes vers le nord, on arrive à Berhalé, situé à l'entrée du désert Danakil, situé dans l'une des dépressions les plus profondes de la planète, à moins cent-cinquante-cinq mètres. Ce village Afar, fait de maisons délabrées en pierres et de cases en rondins de bois enchevêtrés donnerait l'impression d'être abandonné s'il n'y avait ni âme qui vive, ni le ronflement incessant du groupe électrogène. Samson avait réservé les services de Belaa, un ancien caravanier connu de tous. De nombreuses chaînes de TV se l'arrachent pour des reportages dans la région. C'est lui qui a guidé Nicolas Hulot pour l'émission Usuhaïa. Pas très grand, plutôt maigre mais très résistant, il porte une barbichette rouquine teintée au henné et ne parle qu'à bon escient. Il nous conduit chez son neveu, Taha, la trentaine, qui possède quelques dromadaires pour le commerce du sel.

Au petit matin, Taha ne scelle qu'un dromadaire. Les autres viennent d'effectuer deux convois de suite et doivent se reposer. Il va les remplacer par des bêtes de location qui nous rejoindront en cours de route. Les bénéfices seront alors partagés cinquante-cinquante avec le loueur.

Il faut deux jours de marche pour se rendre à Hamadela, au bord du lac salé, par les gorges de la rivière Abosso. Semenhe et Taye emprunteront une piste moins capricieuse en 4X4 et gagneront directement le bivouac d'Abossola. Le débit de la rivière est très faible, mais lors de la saison des pluies, en juillet-août,

les gorges sont inondées. Taha en profite alors pour s'occuper de son bétail. L'élevage satisfait largement son minimum vital et les économies que procure la vente du sel lui permettent d'aménager sa case.

On marche dans le lit de la rivière, et je dois sauter de pierre en pierre pour ne pas noyer mes chaussures. J'aurais dû mettre des sandales pour m'épargner ces efforts inutiles... On croise quelques caravanes de plusieurs dizaines de dromadaires qui reviennent chargées de sel. Je les filme sous tous les angles, de face, de dos ou en grimpant à flanc de montagne pour cadrer tout l'environnement. Le parcours d'aujourd'hui fait trente-cinq kilomètres mais je vais largement dépasser cette distance avec toutes mes allées et venues. Lors de la halte-déjeuner aux abords d'un hameau, on rencontre des amis avec lesquels on partage le repas, en toute simplicité. Une petite sieste pour se refaire une santé, et nous repartons vers Abossola. En nous attendant, Semenhe et Taye ont installé les matelas en mousse et allumé un feu. Taha libère son dromadaire pour qu'il aille brouter les rares touffes d'herbe des environs. Belaa prépare la goguéta, un pain à base de farine de maïs. Il fait chauffer une pierre ronde sur les braises, puis l'entoure avec la pâte. Quelques minutes plus tard, il décortique le pain en veillant à ne pas se brûler avec la pierre encore fumante.

On est réveillé par les cris de Taha qui court après son dromadaire pour le ramener au bivouac. Un vieil ami de Belaa passe par là et parle de ses problèmes de santé, un mal de tête récurrent. Belaa le quitte en voyant arriver les dromadaires loués. D'autres groupes nous rejoignent tout au long du parcours. En entrant dans Hamadela, la caravane compte plus d'une centaine de bêtes. La première préoccupation des chameliers consiste à abreuver leurs bêtes aux différents puits d'un terrain en contre-bas du village. Ils se dispersent ensuite aux quatre coins du village, selon leurs connaissances. Notre petit groupe est accueilli chez Hussein, le tailleur de plaques de sel de Taha. On s'installe dans une case de construction sommaire : un mur en piquets de bois recouvert à l'intérieur par des nattes qui assurent l'isolation. Hussein affûte sa godéma, sorte de grosse spatule utilisée pour tailler les briques de sel. En attendant l'heure du diner, moment privilégié toujours très convivial, on déambule dans le village, sans pouvoir éviter le flot permanent des caravanes qui continuent d'arriver de Berhalé et celles qui y retournent déjà, chargées de leur précieux cristaux. Les habitants de cette cité-dortoir occupent les cases le temps d'amasser un pécule appréciable. Le reste de l'année, ils rejoignent leurs familles dans un village plus ou moins lointain du désert du Danakil. Certains, très rarement, sont accompagnés de leurs femmes et enfants.

Il faut une heure et demie pour se rendre sur le chantier d'exploitation du sel. Hussein part avant le lever du soleil pour éviter les fortes chaleurs. J'attends le départ des chameliers qui n'interviendront que plus tard pour charger les briques de sel. Du haut du village, je suis fasciné par ce long cordon ondulant de plusieurs centaines de dromadaires et d'ânes qui s'éloignent vers le lac. J'imagine que ce spectacle est resté immuable depuis la nuit des temps. Avec Samson, on suit la caravane en 4X4 sur quelques centaines de mètres. On roule maintenant sur une mer dont la surface est marquée de petites vagues figées de sel. On fait le détour par une imposante formation cristalline qui trône au milieu du lac Assal. Les Afars l'ont baptisée Assalé et la vénèrent comme une divinité providentielle qui génère, depuis plus de deux mille ans, cette immense réserve de sel, source de subsistance pour tout un peuple.

On rejoint Hussein en plein travail au milieu d'une foule de travailleurs constituée de trois corps de métiers. Les premiers interviennent par groupes de trois ou quatre pour fendre l'épaisse couche de sel. Ils utilisent de solides bâtons en guise de pieds de biche pour soulever de grosses plaques et les décoller du sable. Les casseurs prennent le relai pour réduire les blocs à l'état d'ébauches. Enfin, la finition est assurée par les tailleurs comme Hussein, qu'on peut qualifier de sculpteurs, tant ils maîtrisent l'art d'ajuster les briques aux dimensions requises, fruit d'une longue expérience auprès des anciens. Ces centaines d'hommes effectuent ce travail harassant en pataugeant dans une eau saumâtre qui finit par brûler leurs pieds.

La caravane avec Taha et Belaa se profile à l'horizon. En arrivant, Belaa va de suite prendre un café dans un petit enclos aménagé pour faire la pause. Taha commence à assembler les briques déjà taillées en les liant avec une ficelle. Elles seront chargées à dos de dromadaire juste avant de regagner Hamadela. Chaque bête reçoit une cargaison de cent-cinquante à deux cents kilos. Le sel est vendu à Berhalé selon un barème identique pour tous, non négociable. Il sera ensuite revendu le double aux grossistes de Mékélé, la deuxième ville d'Ethiopie. Taha réalise un bénéfice de cent birrs par dromadaire, l'équivalent de dix repas.

Mais le sel n'est pas la seule source de gain pour les Afars. Sur une rive du lac, le site sulfurique du Dalol, siège d'une activité volcanique intense, offre une autre richesse potentielle, véritable joyau minéral. Il est situé dans le prolongement de la grande faille du Rift Africain, à quelques kilomètres du volcan Erta Alé, réputé pour ses spectacles nocturnes prodigués par un lac de lave.

Le Dalol nous transporte sur une autre planète. Je suis médusé par l'étrange beauté de ce décor irréel. Des vasques remplies d'acide aux nuances de jaune, de vert et de rouge constituent une mosaïque superbe de figures aux contours délicats, raffinés. Des concrétions coniques blanches ou beiges émergent de petites mares également colorées, semblables à des polypes sous-marins. Certaines sont des petits geysers qui crachent quelques gouttes d'acide en émettant le son de mille et une bouilloires en ébullition et le bloup, bloup de bulles qui éclatent partout autour de nous.

Hussein connaît le site comme sa poche.

« Le Dalol est de plus en plus visité par les étrangers, les scientifiques et les équipes TV. Je les guide souvent. Mais le soufre de ce paysage unique au monde n'est pas près de supplanter le commerce du sel. Les gens pauvres viennent ici parce qu'ils trouvent facilement du travail, même si c'est pénible. Aussi longtemps qu'il y aura des gens pauvres, on verra des caravanes de sel » ... Tant que la Déesse Assalé veillera sur les Afars.

Trois mois plus tard, Samson m'adresse un mail :

« Hussein et Taye ont été kidnappés avec cinq touristes européens par un groupe d'hommes armés. Les touristes ont été libérés. Je suis inquiet car si les ravisseurs sont Erythréens, ils ne relâchent jamais vivant les otages Ethiopiens. Merci de ton aide pour faire intervenir l'ambassadeur de France en Ethiopie ».

Trois semaines après avoir écrit à l'Ambassadeur, il me répond par lettre :

« ... J'ai essayé de vous transmettre un courriel mais il n'est pas passé. Vous avez certainement appris l'heureuse libération des otages éthiopiens. Nous avons poursuivi recherches et contacts, mais l'action des chefs de clans a certainement été décisive. Etc... ». En fait, les ravisseurs étaient des Afars soucieux qu'on s'intéresse enfin à eux.